## CHRONIQUE.

Paris, 7 novembre.

C'est étonnant comme les déménagements marchent vite. L'Exposition a plié bagage avec la rapidité d'un camp militaire. Dire qu'il a fallu tant de temps pour s'installer, et qu'il en faut si peu pour déguerpir! Ce que c'est que de nous, si prompts à détruire, si lents à édifier! Le Palais est déjà vide, les maisons du Parc sont fermées, et les allées, naguère peuplées d'une foule avide de curiosité, sont maintenant désertes.

Ah! les réflexions qu'inspire le lendemain d'une fête, ne sont jamais gaies. Je les ai vues ces vitrines vidées, veuves de leurs chefs-d'œuvre; elles m'ont fait l'effet d'autant de carcasses de feux d'artifice éteints. Voici où étaient la veille ces étoffes éclatantes que Lyon produit dans les angoisses, ces bijoux somptueux, la gloire de la joaillerie parisienne, cette orfévrerie inimitable de goût et de richesse, ces bronzes élégants que l'art inspire, cette céramique étincelante que la peinture envie, ces cristaux sans pareils, ces émaux qui n'ont à redouter aucune comparaison avec le passé, et tant d'autres merveilles dont le seul dénombrement tiendrait un volume.

On commence à se douter qu'on ne verra plus pareil spectacle; et déjà le regret arrive de l'avoir si peu admiré.

« Quel dommage que tout cela ait disparu! » Telle est l'exclamation universelle. Que va-t-on faire du Palais du bey de Tunis, et du Cercle et du théâtre et de l'église? La pioche des démolitions va-t-elle couvrir de sa poussière avilissante tous ces beaux gazons qu'un coup de baguette de M. Alphand avait fait instantanément pousser?

Vous n'avez pas idée comme la galerie des machines paraît vaste avec sa plate-forme vide de promeneurs, ses orgues muets et sa double rangée de machines au repos. On dirait la nécropole du travail industriel.

Et ces neuf générateurs du Parc qui fonctionnaient si bien et qui ont coûté si cher, que vont-ils devenir? On dispersera au vent la force motrice qu'ils avaient emmagasinée.

Les rails ont été remis à nu dans les allées du Parc. Les grues se mettent au service des wagons envahisseurs. Le chemin de fer va clore son service des voyageurs, pour reprendre son service de colis.

C'est fini! bien fini! L'Exposition de 1867 est entrée dans la région de l'histoire. Elle n'est déja plus qu'un souvenir que le regret accompagne.

Le ballon captif lui-même a interrompu ses ascensions. A-t-il déménagé aussi? Les tapissières ont disparu: la navigation de la Seine va perdre ses *mouches*. Tout disparaît, tout s'efface, tout s'anéantit.

La Compagnie des omnibus a eu plus de pitié que la Commission impériale: elle nous a laissé un répit jusqu'au 15 novembre.

Jusqu'au 15 novembre aussi restera ouvert le Jardin réservé, cette merveille des merveilles. C'est à la gracieuse intervention de l'Impératrice que nous devons cette faveur. Lui refusera-t-on une prolongation d'échéance? Tant que le Jardin réservé nous restera, nous croirons n'avoir pas tout perdu. Mais je ne sais quel poëte a dit que la pioche exigeante était toujours altérée de ruines.

Personne ne sait ni où ni quand aura lieu la dernière distribution des récompenses. Le jour et le lieu sont le secret de l'Empereur.

Voici probablement la dernière chronique de l'Exposition que nous aurons à faire. Il nous reste à nous-même si peu de temps et si peu d'espace pour arriver au bout de la carrière. Il nous faut réserver les derniers feuillets à résumer les faits saillants de l'Exposition, à parler des hommes que cette exposition a révélés et de ceux qu'elle a méconnus. Bien des réparations sont à poursuivre; bien des omissions restent à réparer. Nous nous y emploierons de notre mieux. Et, après cette tâche finie, nous en recommencerons une autre, c'est de porter à la connaissance de nos lecteurs fidèles, dans une publication fille de celle-ci, l'*Année illustrée*, tout ce que l'art, la science et l'industrie produiront d'œuvres remarquables. Les mêmes collaborateurs nous aideront à remplir notre nouveau programme.

FR. DUCUING.

EAUX MINÉRALES DE VICHY. — Dessin de M. Claverie.

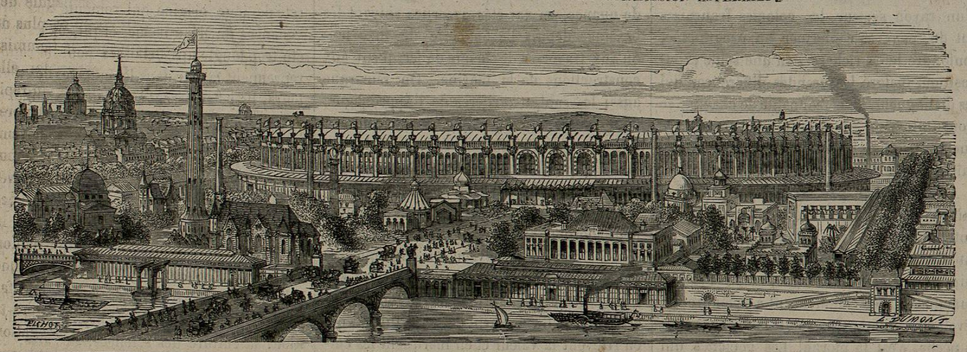
Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

ILLUSTRÉE

PUBLICATION INTERNATIONALE AUTORISÉE PAR LA COMMISSION IMPÉRIALE


ÉDITEUR :
**M. E. DENTU,**
Concessionnaire du *Catalogue officiel*, éditeur de la Commission impériale.
Le premier volume, 488 pages, moitié texte, moitié gravures, est *en vente*.
**15 fr. pour Paris, 18 fr. pour les Départements.**

**60 Livraisons de 16 pages in-4°.**
PRIX DE L'ABONNEMENT
Aux 60 livraisons pour toute la France. . . . . 30 fr. » c.
La Livraison . . . . . » 50
Par la poste . . . . . » 60
*Pour l'étranger, les droits de poste en sus.*
**Bureaux d'abonnements : rue de Richelieu, 106.**

RÉDACTEUR EN CHEF :
**M. F. DUCUING,**
Membre du Jury international.
Le second volume, 488 pages, moitié texte, moitié gravures, sera terminé le 30 novembre.
**L'ouvrage complet, 30 fr., Paris; 36 fr., Départements.**


SOMMAIRE DE LA 55e LIVRAISON.

**11 Novembre 1867.**


I. *Les Colonies françaises* (1 grav.), par M. Jules Duval. — II. *Les petits Meubles : M. Tahan* (1 grav.), par M. Prosper Poitevin. — III. *Beaux-Arts : M. Calderon* (1 grav.), par M. Alfred Assollant. — IV. *Gustave Moreau : Orphée* (1 grav.), par M. Léon Scribe. — V. *Les Bronzes* (2 grav.), par M. Gustave Naquet. — VI. *La Rue d'Angleterre* (1 grav.), par M. Prosper Poitevin. — VII. *Vitraux* (1 grav.), par M. Paul Bellet. — VIII. *L'Annexe americaine* (2 grav.), par M. Malespine. — IX. *La Fontaine de la Dhuys* (1 grav.), par M. Fr. Ducuing. — X. *Les Fusils de Chasse* (1 grav.), par M. H. de la Blanchère. — *Liste de Médailles*. — 12 gravures.

EXPOSITION DES COLONIES FRANÇAISES. — Dessin de M. Lanson.

## I

### Les Colonies françaises.

Adossées à l'Algérie sur toute la longueur d'un rayon secteur, les colonies françaises ont dû, pour se conformer au programme, confondre leurs richesses en une seule exposition, malgré les grandes différences qui les distinguent. La personnalité de chacune se trouve ainsi un peu trop effacée ; mais avec quelques recherches on parvient à s'y reconnaître.

A commencer par l'Amérique du Nord, Saint-Pierre et Miquelon, deux tristes et froids îlots, rachètent leur petite étendue par l'activité de leurs habitants, auxquels viennent se joindre de nombreux marins de France, quand les glaces commencent à se fondre, au réveil du printemps. Là, toute l'existence c'est la pêche, c'est la morue! Les goëlettes qui mettent à la voile pour Terre-Neuve, munies de leurs agrès, de leurs lignes, de leurs équipages, se voient ici, représentées en miniature, mais fidèlement; encadrées dans des filets qui se déploient en transparents rideaux et élégantes portières. A la chair du poisson que consomme le peuple des deux mondes, l'industrie pharmaceutique a depuis quelques années ajouté l'huile de foie de morue, brune ou clarifiée, qui est rapidement devenue, à Saint-Pierre, comme à Terre-Neuve, l'objet d'un important commerce. Des bocaux de toute forme la montrent sous toutes les nuances.

Dans la mer tropicale des Antilles, la Martinique et la Guadeloupe soutiennent avec courage l'honneur du travail français en face des îles voisines et rivales où flottent les pavillons anglais, espagnols, danois. A l'une et à l'autre le sucre a valu une médaille d'or, accordée à MM. Guiollet et Quenesson, pour la Martinique, au marquis de Rancougne pour la Guadeloupe. La séparation en deux industries distinctes, de la culture de la plante saccharifère et de la fabrication du sucre, opérée dans plusieurs usines de nos Antilles, prépare une révolution économique et sociale. Dès à présent les centres de fabrication perfectionnée, où trônent les appareils de la maison Cail, obtiennent du premier jet des sucres en poudre d'une éclatante blancheur, qui peuvent entrer dans la consommation sans passer par la raffinerie.

Déchus de leur antique vogue par les ravages des ouragans, par les caprices de la mode et surtout par l'invasion de la canne, les cafés, les tabacs, les cotons, les cacaos, étaient depuis quelque temps fort délaissés. Avertis par le spectacle des vicissitudes qui atteignent leur rivale, ils reprennent courage et aspirent à partager ses profits et ses honneurs. Dans les boutiques du promenoir circulaire, le public a pu goûter les conserves, les confitures, les légumes, les fruits de ces pays privilégiés; et les noms de MM. Guesde, Thébault-Nollet, de la Martinique, de Mme Toutoute, de la Guadeloupe, ont acquis auprès des gourmets une vraie popularité.

Toujours en Amérique, mais sur le continent, la Guyane brille surtout par ses bois aux belles dimensions, admirables de grains, de nuance, en variétés assorties suivant les besoins, depuis l'ébénisterie de luxe jusqu'aux traverses de chemin de fer, jusqu'aux constructions de la marine. On remarque aussi les sables aurifères de l'Approuague, dont on voit de jolies pépites, les roucous aux tons d'un rouge éclatant, les cotons, les cacaos, les girofles. L'herbier de M. Sagot fait entrevoir une flore des plus riches.

De Cayenne, en franchissant l'Atlantique, nous abordons au Sénégal. Pendant plusieurs siècles, le Sénégal a vécu sur le commerce des gommes qui découlent de l'écorce des acacias gercés par le brûlant *hermattan*. Triées et classées, elles forment des assortiments qui en relèvent la valeur et en marquent les emplois. On leur associe, depuis plusieurs années, l'arachide, une graine très-oléagineuse, recherchée pour la tannerie.

En fait de nouveautés, il faut remarquer la *fafetonne*, aigrette soyeuse de l'asclepias gigantesque, remarquable par son brillant et sa légèreté, qui s'allie parfaitement avec la soie, la laine et le coton, et prend très-bien la teinture. Le coton, indigène dans le pays, ainsi que l'indigotier, a vu multiplier des essais, jusqu'à ce jour, médiocrement réussis : à leurs côtés les plumes d'autruche annoncent le voisinage du désert, et les bijoux travaillés à Saint-Louis, non sans art, par les orfévres noirs, révèlent les mines d'or du Bambouk, mieux connues qu'exploitées.

Parmi nos établissements de la Côte d'or, le Gabon se signale par ses gommes copales, ses plantes médicinales, ses huiles, ses bois de teinture et de construction, dont le commerce croissant, en grande partie personnifié dans la maison Régis, de Marseille, remplace les odieuses cargaisons d'esclaves que la barbarie des traitants qualifie, par une insultante métaphore, de bois d'ébène. Les collections d'histoire naturelle de M. Touchard ont été distinguées par une médaille d'argent.

Dans les eaux de l'Océan indien, resplendit, comme une oasis florissante de verdure, l'île de la Réunion, autrefois (et encore aujourd'hui, dans le langage courant) nommée l'île Bourbon, sœur jumelle de cette autre Ile-de-France, chantée par Bernardin de Saint-Pierre, méconnaissable sous le nom de *Mauritius*. Ici comme aux Antilles, la culture et la fabrication du sucre sont l'industrie dominante, presque exclusive; source malheureusement trop intermittente de la fortune, de l'honneur, de tous les plaisirs que peut donner la colonie et de ceux dont l'Europe dispose. Mais, malgré la maladie qui, depuis plusieurs années, sévit sur la canne, les colons, loin de déserter la lutte, ont rivalisé d'ardeur. L'établissement de Savannah a obtenu une médaille d'or, que lui disputaient de nombreux rivaux, parmi lesquels M. Anicet Orré a emporté une médaille d'argent. La même distinction a récompensé M. Alphonse Frappier pour ses fécules de patate et ses cafés, ces cafés de Bourbon, longtemps si renommés pour la pureté de leur origine qui remonte aux provenances de Moka même, et qui, après avoir été trop longtemps délaissés pour la canne, reprennent faveur dans les cultures des planteurs. Ils y fleurissent à côté de la vanille, du cacao, du coton, du tabac, des fruits oléagineux, des vivres de toute sorte qui se partagent les rôles secondaires.

Comme en tous les pays aimés du soleil où abondent avec le sucre, les liqueurs suaves et les fruits exquis, la Réunion fait un grand commerce de conserves, parmi lesquelles celles de M. Eugène Lacaze, qui se présentaient en échantillons très-variés, ont été récompensées par une médaille de bronze. A la Réunion, la culture des sciences, des arts, des lettres occupe ou distrait les rares loisirs laissés à la pensée par l'activité des affaires. Les photographies de M. Azema, l'*Album* de M. Roussin, les collections naturalogiques de MM. Lautz et de Cardemon ont été justement remarquées par le jury ou par les curieux.

Plus près de la grande île de Madagascar — la France orientale du dix-septième siècle — Sainte-Marie, Nossi Bé, Mayotte, prolongent, à l'ombre de notre drapeau, jusqu'au voisinage de l'Afrique orientale, notre commerce colonial, représenté par des écailles, des cires, des riz, des huiles, des bois, auprès desquels des sucres attestent le travail de l'homme civilisé venant compléter celui de la nature. Le nom de M. Lambert qui se remarque sur plusieurs échantillons, s'il est celui du duc d'Emyrne, rappelle l'énergie des luttes et des espérances.

Sur le continent asiatique, l'Inde française a de plus antiques et imposantes traditions à conserver. Ici, le sucre s'efface pour faire place à d'autres produits du sol et du climat, du travail agricole et de l'industrie manufacturière. Nous sommes dans les domaines de l'indigo, du riz, des graines oléagineuses, des toiles peintes, dites *guinées*, parce qu'elles sont destinées aux habitants de la Guinée et du Sénégal, où elles servent de vêtement et de monnaie. Les noms de MM. Perrotet et J. Lépine, honorés d'une médaille d'argent, rappellent de laborieuses et savantes recherches, entreprises au profit de la sériciculture, de l'acclimatation, de la botanique, de l'art pharmaceutique.

Dans la colonie naissante de la Cochinchine, la race annamite se ressent du positivisme chinois; la folle du logis rêve peu de divinités; la main aime mieux s'appliquer à des œuvres plus utiles; elle guide le buffle dans les rizières; elle tisse la soie, le coton, le china-grass pour les vêtements de la famille; elle conduit les barques à travers le



méandre des canaux et des rivières qui baignent la contrée; elle prépare le poisson à dessécher; elle cisèle l'or et l'argent pour bijoux, fouille et incruste de nacre les meubles pour vendre au dehors ou orner la maison. A ces travaux des indigènes l'esprit européen vient apporter ses procédés et ses conseils; il recueille avec curiosité les débris des antiques civilisations qui ont, à des âges inconnus, régné sur le pays; dans la vitrine des arts libéraux se voient des peintures, des sculptures, des vestiges d'architecture qui font un singulier contraste avec l'art sans caractère de l'état actuel.

En pleine Océanie, le pavillon français flotte sur la Nouvelle-Calédonie, sur Taïti et ses dépendances. Dans la première de ces colonies l'agriculture n'a pris possession de quelques parties du sol que depuis peu d'années; ses efforts sont attestés par des cafés et des laines. Le commerce des produits naturels est représenté par des huiles, des vins, par les tripangs, ou biches de mer, limaces des eaux salées, qui sont pour les Chinois blasés un mets délicieux. La science, qui est l'avant-garde de la colonisation, a la plus large part dans les apports de la Nouvelle-Calédonie; ce sont les amples et beaux herbiers de M. Vieillard, honorés d'une médaille d'or, les collections d'histoire naturelle de MM. Paucher, Deplanche, Mévus, Garnier, dont la réunion révèle les plus précieuses ressources, sous le climat le plus sain du monde.

Un peu plus avancée, parce que la date de son occupation est de dix ans plus ancienne, l'île de Tahiti se prévaut, — et elle a bien raison — des cotons de la compagnie Suarez, et de l'arrow-root de M. Bonnet, sans oublier ses huîtres perlières, et ses nacres, et ses tripangs et ses huiles de coco : autant d'appels au commerce de l'Asie et à l'industrie de l'Europe.

Placées pour la plupart dans les zones qu'échauffe et illumine un ardent soleil, les colonies françaises présentent au simple coup d'œil une variété étincelante de couleurs qui se reflète sur toute l'Exposition. Bien vite le visiteur reconnaît qu'il est dans le pays des oiseaux-mouches et des colibris, des fleurs éblouissantes et parfumées; et il est assuré de découvrir partout la fantaisie, originale jusqu'à la bizarrerie, à côté des œuvres sérieusement utiles. Dans ce genre rien ne dépasse les fleurs de MM. Malidor et Desmoulins, composées non avec de ternes pétales de papier ou de mousseline, mais avec les plumes des oiseaux des tropiques, toutes diaprées de topaze et d'or, de saphir et de rubis. On n'imagine rien de plus vif et de plus élégamment joli.

JULES DUVAL.

---

## II

### Les petits Meubles.

La petite ébénisterie est le dernier mot de la tabletterie; elle ne peut aller plus loin sans envahir le domaine des Fourdinois, des Roudillon et des Sauvrezy; et nous croyons que ceux qui l'ont amenée au point de développement où elle est parvenue aujourd'hui sont beaucoup trop habiles et beaucoup trop sages pour s'engager dans une lutte d'où elle ne pourrait sortir qu'à son dam.

La noble et sainte chose que le progrès! A l'ouvrier l'artisan succède, et peu à peu les artisans se font artistes; l'art qui aujourd'hui crée des chefs-d'œuvre et des merveilles a commencé par des ébauches informes et grossières, produits des premiers tâtonnements d'un travail sans méthode, d'une industrie toute personnelle qui n'était ni dirigée par l'expérience, ni éclairée par les procédés qui constituent les habitudes et les traditions du métier.

Le premier pas dans la voie du progrès est le plus difficile à faire; mais dès qu'on est en marche et que l'élan une fois donné est pris, on ne s'arrête plus; il faut avancer, avancer toujours.

Quelle distance il y a entre la tabletterie autrefois renfermée dans la confection des menus objets de corne, d'os et d'ivoire, qui ne livrait à la consommation que des articles usuels et de fabrication courante, et l'industrie des Tahan, des Sormani, des Moreau et des Leuchars! Autrefois les tabletiers abandonnaient à des spécialistes, — ivoiriers, sculpteurs, graveurs, apprêteurs de laque et peintres, — l'exécution de toutes les pièces de luxe; aujourd'hui tout s'exécute sous leur direction; les artistes ne sont plus que les traducteurs intelligents et habiles d'une idée conçue par un autre, et leur travail consiste uniquement à donner un corps et une réalité à des créations dont ils ne connaissent que les côtés dont la mise en relief leur est confiée.

Dieu nous garde d'enlever aux artistes la part d'honneur qui leur revient dans les chefs-d'œuvre de la tabletterie moderne, et d'en attribuer tout le mérite aux grands industriels dont ils sont les indispensables coopérateurs; loin de nous une pareille intention; mais la grande harmonie qui règne dans toutes les parties de ces coffres à bijoux, de ces petits meubles coquets, de ces œuvres aux détails infinis, prouve que les artistes qui ont concouru à leur exécution n'ont pas suivi leur fantaisie propre, mais qu'ils ont obéi à une direction qui a donné à l'ensemble cette variété de bon goût qui en constitue le caractère et le principal mérite.

M. Tahan, à qui nous devons de nombreux chefs-d'œuvre de tabletterie et qui est un des maîtres dans cette industrie de luxe, s'est trouvé peu à peu à la gêne dans les limites où sa fabrication était enfermée : homme d'imagination et de goût, il se lassa de faire et de refaire des coffrets, des nécessaires de voyage, des caves à liqueur, des boîtes à cigares, des boîtes à jeux, à gants et des objets d'étagères, et se mit à dessiner et à faire exécuter ces charmants petits meubles qui sont devenus les compléments indispensables du salon et du boudoir.

Rien de plus merveilleux que les pièces dont son exposition se compose; ce sont autant de chefs-d'œuvre du goût le plus exquis et le plus pur qui semblent être l'extrême limite et le dernier mot de l'art.

Il y a là un petit guéridon en émail qui est une vraie merveille de coquetterie et de fantaisie élégante; un meuble Louis XVI en noyer, porte-cigares luxueux, offert par souscription à M. le baron Heeckeren; ce meuble très-riche de fines sculptures, porte sur son panneau principal un paysage en marqueterie naturelle, remarquable travail de Wolker, un artiste très-éminent que par malheur nous avons perdu; l'intérieur de ce meuble, porte-pipes et tiroirs destinés à recevoir le tabac, est du fini le plus merveilleux; près de là est une corbeille de mariage en ébène incrusté d'ivoire gravé; un bureau de femme en bois de rose avec garniture de bronze doré et médaillons peints par Fossey.

Ces petits meubles révèlent toute l'habileté de composition, le goût exquis et l'imagination inépuisable de M. Tahan auquel le jury a justement accordé l'unique médaille d'or qui ait été donnée à la petite ébénisterie.

Mais la pièce la plus remarquable, un vrai bijou, de cette exposition si riche et si coquette, est le bureau à cylindre en bois de marronnier et violette que représente notre gravure : ce meuble Louis XVI, dont le cylindre est quadrillé de filets verts, nous semble le dernier effort de la petite ébénisterie. Il est impossible, en effet, de donner à un meuble une forme plus gracieuse et plus légère, de le parer d'ornements plus fins et plus habilement distribués et de mettre une plus heureuse harmonie dans les détails et dans l'ensemble.

Nous croyons qu'on ne peut mieux faire, concevoir et réaliser une œuvre plus remarquable et plus parfaite; mais avec M. Tahan, on n'est sûr de rien.

PROSPER POITEVIN.

---

## III

### Calderon.

(PEINTURE ANGLAISE.)

*Très-haute et très-puissante....* Approchez, princes et cardinaux, grands seigneurs et nobles dames, courbez-vous; et vous, trom-